

“ je n'aime pas  
ton idée  
d'ouvrier du concept :  
je ne crois pas qu'être  
un intellectuel  
soit un "état", un  
"métier" ”

Régis Debray



MARC RIBOUD.

l'exalte cōmme une valeur en soi, c'est le vertige fasciste ou nationaliste. Mais c'est très lourd, une appartenance. Et d'ailleurs qu'est-ce que le monde d'aujourd'hui sinon un monde où l'on découvre que les anciens communistes juifs se découvrent dix fois plus juifs et moins communistes qu'ils ne le pensaient et où les Arabes se découvrent plus musulmans qu'ils ne le pensaient, etc. Tu te souviens du *Pseudo* de Gary-Ajar, la première phrase : « Il n'y a pas de commencement. J'ai été engendré, chacun son tour, et depuis, c'est l'appartenance. »

**B.-H. L. :** Oui, mais Gary était, en même temps, tellement autre chose ! Tellement bâtard ! Cosmopolite ! Tellement un type de nulle part ! Pour ma modeste part, c'est vrai que je suis juif, français, membre de communautés diverses. Mais je suis toujours surpris de m'apercevoir, lorsque je me regarde avec des yeux de l'intelligence, que j'adhère moins que je ne le croyais moi-même, mes réflexes sont moins « appartenants » que ma définition. Tu demandais tout à l'heure : qu'est-ce qu'un écrivain ? Je dirais qu'un écrivain, c'est quelqu'un qui joue avec cette fatalité de l'appartenance. Il y a, me semble-t-il, deux choses qui empêchent d'écrire : la première, c'est l'appartenance organique, considérer que le lieu d'appartenance est un lieu non pas de

départ mais d'enracinement. La seconde chose, c'est la dénégation absolue de l'appartenance, le fantasme d'être né réellement de rien, de nulle part. Curieusement d'ailleurs, en écrivant ce livre, c'est-à-dire en enquêtant sur ma généalogie « spirituelle », j'ai croisé ma généalogie réelle puisque, pour la première fois de ma vie, j'ai vu l'endroit où je suis né. J'étais en Algérie, sur les traces de Camus. Et le hasard du voyage fait que je me retrouve dans le lieu même de ma naissance, que je ne connaissais pas. Cela a provoqué en moi un mélange de trouble, de rage, de volupté qui me semble être à la mesure de cette drôle de partie que nous jouons tous avec cette histoire d'appartenance : se sentir assigné et en même temps se sentir très loin, mesurer qu'on passe probablement sa vie à jouer avec cette histoire d'appartenance. Voilà. C'est ça un écrivain, un homme qui joue l'épreuve de la liberté, qui s'essaie à cette histoire un peu absurde qui est l'aventure de

d'abord une langue. Or nous n'avons pas inventé ni choisi le français. Il y a des matrices en amont dont on découvre la force lorsqu'on en est extrait, autrement dit, banalité encore, il faut aller en Amérique pour se découvrir français, de même qu'un Japonais se découvre japonais lorsqu'il est aux Etats-Unis. On découvre alors à quel point une libre individualité a entre chair et cuir, et de façon structurante, une somme d'adhérences qui ne relève pas d'un libre-arbitre individuel. Il y a dans la nation cette part romantique qu'on ne peut pas éliminer et à laquelle il ne faut pas céder. Alors tu as raison de lutter contre le romantisme identitaire, mais tu aurais tort d'en nier la réalité : s'en arracher est notre tâche peut-être, mais il faut aussi prendre conscience qu'elle nous marque, que parfois elle nous porte. Voilà pourquoi je ne peux pas faire de la communauté le mauvais objet. Au fond, qu'est-ce qu'un écrivain ? C'est un monsieur qui donne l'impression qu'il respire dans une langue comme s'il l'exhalait de son corps, mais, tout de même, cette langue existait avant lui, donc elle le domine. Je ne peux pas évacuer l'appartenance. Lorsque cette appartenance se pose comme loi. Lorsqu'on

l'appartenance. L'appartenance, il ne faut pas s'y laisser prendre ni, inversement, la dénier névrotiquement. Il y a quelqu'un, d'ailleurs, qui a éprouvé tout ça avant nous et qui l'a magnifiquement exprimé, c'est André Malraux. Il a découvert un jour ce que tu dis être en train de découvrir, et il a passé le restant de ses jours à se débattre avec ça.

**R. D. :** Je crois que Malraux est passé d'un « pas assez de nation » à un « trop de nation ». Trotskiste puis gaulliste. Comme souvent d'ailleurs chez les exaltés ou chez les enivrés d'épopée révolutionnaire, Trotski n'a jamais envisagé le phénomène national, donc à un moment donné ça se casse la gueule et on passe de l'autre côté du cheval. Précisons que Malraux a parfaitement dominé son nationalisme. Je le tiens à la fois pour un grand penseur et un grand écrivain... Je passe du coq à l'âne : ce que tu dis de Camus et de la petite phrase, n'est-ce pas, ça c'est une chose très bien venue et très angoissante. Voilà, tu as des échappées parfois qui sont vraies. La fatalité de la petite phrase, chacun a prononcé des petites phrases en trop, sur Pivot ou sur sa mère, ou sur n'importe quoi... C'est pathétique aussi de voir que